

# La famine de 1944-1945 au Tonkin



Đỗ Phong Châu JJR 68

" L'histoire est une des manières d'éclairer les esprits.  
Comme l'art, elle constitue une arme de construction massive  
contre les dictatures de l'argent, de l'ignorance et du fondamentalisme. "  
**Bertrand Tavernier, cinéaste et maître du film historique**

*A la mémoire de ma grand-mère,  
A mes enfants et à leurs enfants,  
Aux enfants et aux jeunes du Viet-Nam.  
DPC*

Ce fut au détour d'une recherche de quelque document officiel dans la pile de papiers d'un grand carton que surgirent, comme par hasard, ces quelques feuillets jaunis par le temps, arrachés d'un cahier d'écolier, à l'écriture enfantine - ma propre écriture quand j'avais 11 ou 12 ans. L'encre n'était plus lisible à certains endroits car elle remontait à un demi-siècle déjà.

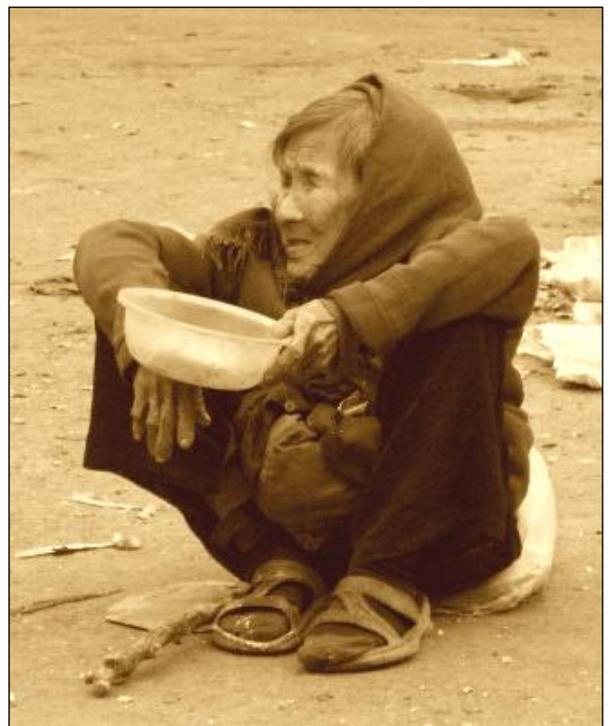
Ainsi surgit du lointain passé le récit que j'avais recueilli à l'époque auprès de ma grand-mère qui fut le témoin oculaire d'un événement tragique survenu au cours de la grande famine de l'hiver 1944- printemps 45 au nord du Viet-Nam. En voyant des larmes couler sur ses joues émaciées, le petit garçon insouciant que j'étais avait pu pressentir la gravité du récit au point de le mettre par écrit quelques jours après. Alors, avant que l'encre ne soit entièrement effacée par le temps, je voudrais partager avec vous ce récit.

A l'époque des faits, ma grand-mère avait largement entamé sa cinquantaine. Elle était mariée au principal notable (*Chánh Tổng*) d'un canton au Tonkin (le nord du Viet-Nam). Un canton était alors composé de plusieurs villages regroupés sous l'autorité d'un collège de notables dirigé par un *Chánh Tổng*.

\* \* \*

Ce matin-là, se rappela ma grand-mère, il faisait très froid. Un vent glacial balayait les rizières encore inondées. La récolte de riz s'annonçait catastrophique à cause des intempéries. Les militaires japonais - qui occupaient tout le pays depuis quelques années déjà - avaient réuni tous les habitants du canton à la place centrale près du grand marché. La veille, ils avaient fait savoir aux notables que leur présence était indispensable afin de donner le bon exemple à la population. Rien n'avait filtré du motif de cette convocation par les autorités militaires.

Quand elle et son mari atteignirent la place, les représentants de l'administration coloniale (dépêchés du District- le *Huyện*), les notables et les habitants faisaient déjà cercle autour d'un Vietnamien à l'apparence très modeste, une bonne partie du visage caché sous un grand bandeau noir - ce qui fit dire à ma grand-mère qu'il lui fût impossible de deviner son identité et son âge - les mains ligotées derrière le dos et les pieds enchaînés. Un officier japonais, sabre à la hanche, informa, avec l'aide d'un traducteur, la population que l'armée impériale avait découvert, après enquête, un vol d'avoine (*thóc*) au détriment des chevaux qu'employaient l'armée. Qu'on avait surpris en flagrant délit le voleur : il s'agissait d'un des paysans employés pour s'occuper des chevaux. Le voleur mettait de côté chaque jour une petite portion de la ration alimentaire attribuée aux chevaux, afin de nourrir sa famille affamée. Qu'un tribunal militaire avait condamné à mort le voleur et que la population avait été rassemblée pour assister à l'exécution de la sentence.



Pour ma grand-mère, ce vol n' avait rien de choquant, vu les circonstances particulièrement difficiles de l'époque : les Alliés bombardaient sans cesse les voies de communication utilisées par l' armée japonaise, ajoutant aux pires restrictions déjà imposées par l' administration coloniale et par les autorités militaires japonaises qui raflaient tout ce qui leur tombait sous la main pour nourrir leurs troupes.

Le riz cultivé dans le sud qui approvisionnait traditionnellement le nord et le centre du pays ne put ainsi parvenir à ces zones en manque cruel de cet aliment de base. Le prix du riz flamba et cette denrée fut rendue inaccessible aux couches les plus pauvres de la population. A certains endroits, on réquisitionna même l' avoine qui servit de combustible aux locomotives des convois militaires car on manquait cruellement de charbon. Ce fut ainsi que les hommes durent parfois disputer l' avoine avec les bêtes.

Coupée des sources d' approvisionnement du sud, en proie à des pluies diluviennes durant ce rude hiver de 1944, les populations du nord et de certaines régions du centre furent décimées à vive allure. Dans le canton où vivait ma grand-mère, on dénombra les morts par centaines. Des cadavres jonchaient les abords des voies de communication. Des familles entières disparurent. On mangea n'importe quoi pour survivre. Le moindre insecte, le moindre ver de terre fut traqué. Des enfants mâchèrent du papier, d'autres sucèrent les tiges des feuilles de bananier pour apaiser leur faim. Des rumeurs de cannibalisme sur les cadavres circulèrent dans la population. Chaque matin, s'éloignirent des villages encore endormis des brouettes chargées de corps inertes destinés à être ensevelis dans d' immenses fosses communes creusées péniblement par des êtres faméliques. Certains succombèrent même avant de terminer leur corvée macabre.

Ma grand-mère et sa famille avaient recueilli plusieurs familles qui avaient quitté leur village, faute de pouvoir se nourrir, et allaient mendier sur les routes. On s' efforça de leur donner un peu de répit en distribuant à chacun un demi-bol de riz, mais beaucoup succombèrent avant même qu' on puisse leur apporter à manger, tant ils étaient à bout de force. Avec un peu de recul, ma grand-mère comprit qu' il aurait fallu leur donner plutôt un bol de soupe de riz dilué (*cháo*), leurs corps affamés depuis si longtemps ne pouvant digérer le riz.

\* \* \*

Après avoir énoncé la sentence, l' officier japonais donna un ordre et des soldats amenèrent devant la population un cheval que l' officier abattit à bout portant d' un coup de revolver. Les soldats entreprirent promptement d' ouvrir le ventre de l' animal puis à le vider de tous ses boyaux et intestins. Après quoi, on amena le voleur qui fut poussé vigoureusement dans le ventre béant, au milieu des cris angoissés du supplicié. Des personnes âgées s' évanouirent, des jeunes filles éclatèrent en sanglots. D' autres témoins de la scène s' écroulèrent par terre en vomissant. Ensuite, les soldats apportèrent du fil et des aiguilles et on cousa hermétiquement le ventre du cheval, enfermant vivant le prisonnier. Finalement, la foule fut dispersée.

Les cris et pleurs du supplicié durèrent jusqu' au petit matin du jour suivant car personne n' osa s' approcher de lui pour le délivrer. Et quand enfin les premiers habitants s' aventurèrent sur la place centrale, ils s' aperçurent que les soldats japonais avaient quitté leurs villages. Ils virent une carcasse calcinée par le feu et sentirent une forte odeur d' essence brûlée.

\* \* \*

Selon plusieurs témoins de l' époque (dont l' amiral Jean Decoux, alors Gouverneur Général français de l'Indochine), la terrible famine qui avait duré presque 6 mois durant 1944-1945 a emporté presque 2 millions de personnes vivant au Tonkin et dans quelques régions de l' Annam (Centre). La population vivant alors au Tonkin était estimée à 10 millions de personnes environ.



Récit recueilli par **Đỗ Phong Châu JJR 68**